

Epreuve : L.O.A.

Matière : 0312

Session : 2022

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Depuis les romans en vers de Chrétien de Troyes, les récits chevaleresques qui se déroulent dans le monde arthurien font habituellement une large place à l'aventure et sont construits sur le modèle de la quête (c'est encore le cas pour la Quête du Graal qui précède notre roman). Paul Zumthor souligne ainsi toute l'originalité de La Mort Artu, lorsqu'il tient ce propos, dans son Essai de poétique médiévale (1972) : « La Mort Artu, dernier volet du vaste Lancelot - Graal, se fonde sur une négation : il n'y a pas d'aventure ; il n'y a plus ces hasards éclatants, à chaque séquence offrant au "héros" une occasion de triomphe ; il ne reste qu'une suite d'actions courageuses mais sans espoir, une engagement coûte que coûte pour une cause que l'on croit bonne ; l'aventure n'est plus une étape dans une progression, elle est digne de quelque réalité morale. » D'emblée, Paul Zumthor fait de l'écriture de La Mort Artu un refus fondamental : le roman se développerait autour de la négation de l'aventure telle qu'elle est conçue dans les romans de chevalerie, comme une suite d'événements aléatoires et imprévisibles, de rencontres fortuites entre un chevalier errant, héros civilisateur, et des opposants merveilleux. Triomphant de ces derniers, le chevalier deviendrait meilleur, plus digne, à chaque prouesse, de l'estime de sa dame. Mais La Mort Artu, comme le souligne Zumthor, est le « dernier volet » du cycle : le temps n'est plus ouvert, contrairement à celui des autres romans de chevalerie, mais bouché par une mort annoncée dès le titre. De là vient l'idée du critique que La Mort Artu requalifie l'aventure, qui ne peut plus être une « étape dans la progression » du chevalier puisque le cycle met fin à cette progression.

Le roman ne s'organise plus en "séquences" de rencontres permettant au héros de triompher, mais comme une "suite d'actions courageuses" : le passage de la séquence, close sur elle-même, à la "suite" signifie assez la réintégration de l'aventure, de l'événement aléatoire, à la dynamique narrative d'ensemble du roman, surplombée par la catastrophe finale. Dès lors, ces "actions courageuses" sont effectuées "sans espoir de triomphe et ne signifient plus que l'abstination des chevaliers à défendre "coûte que coûte [...] une cause" qu'ils croient "bonne". L'aventure, dans la perspective de Ziemth, est ainsi moins un mode d'organisation du récit, ponctué d'événements imprévisibles, qu'une prise de risque, un engagement qui serait le "digne d'une réalité morale". En effet, l'espoir du triomphe n'étant plus permis, l'aventure devient une façon de se mettre en danger, en péril de mort, au nom de valeurs qu'on entend défendre : l'aventure passerait ainsi du hasard romanesque à la recherche d'un péril, recherche lucide quant à l'absence de triomphe possible. Dans quelle mesure, dès lors, le roman La Fort Arto abandonne-t-il la conception de l'aventure incarnée par les romans arthuriens, et dès lors cesse de considérer l'aventure comme un principe narratif qui consisterait à enchaîner des séquences d'événements et de rencontres au hasard, pour en faire un principe moral d'engagement obstiné pour la défense du bien, même face à la mort et face à un échec inéluctable ? On verra d'abord que La Fort Arto fait pièce de la conception traditionnelle de l'aventure chevaleresque, au point d'être presque un "antiroman chevaleresque", où toute perspective de progrès est empêchée par la mort et la catastrophe finale qui placent sur tout le roman. Pourtant, comme on le verra dans un second temps, le roman ne se débarrasse pas tout à fait de l'aventure entendue comme ces séquences d'événements et de rencontres fortuits. Bien plus qu'il ne nie l'aventure, le roman la met au

Service de l'enchaînement inéluctable d'événements qui mènent à la catastrophe: l'aventure est ainsi retournée du point de vue axiologique et signifierait le triomphe du mal ~~et~~ Bien plus que "quelque réalité morale". Enfin, l'aventure chevaleresque n'est peut-être pas tout à fait "sans espoir", et ne doit pas être envisagée dans son seul versant négatif. On finira par montrer, dans cette perspective, qu'elle peut apparaître, dans La Fort Urtu, comme une "étape dans la progression" des personnages vers le bien, au-delà de la mort.

La Fort Urtu est un roman écrit contre un régime romanesque de l'aventure chevaleresque qui remonte aux romans en vers de Chrétien de Troyes, et que différentes branches du cycle (le Lancelot en prose, notamment, qui raconte les aventures de Lancelot du Lac) reprennent à leur compte. Notre roman supprime en effet l'aventure: point de séries de rencontres faites au hasard, point d'évances chevaleresques qui seraient l'occasion de triompher, et, par ses prouesses, de progresser comme chevalier tout en faisant montre de sa valeur. La Fort Urtu remplace cette conception de l'aventure par une autre, du point de vue narratif, une suite d'actions courageuses toutes orientées vers la même fin funeste, et, dès lors, du point de vue éthique, une prise de risques, un engagement pour défendre des valeurs morales: l'aventure, la prise de risques, révèle ainsi la réalité de ses valeurs morales, au fondement de l'action des personnages.

De fait, ce n'est pas l'aventure chevaleresque traditionnelle qui motive les agissements des personnages et qui sert de trame à l'intrigue. La Fort Urtu refuse l'aventure, dans une écriture du dépouillement - le roman est bien moins long que les branches précédentes - que signifie l'image frappante que choisit la fortune pour parler d'Arthur, seul à la veille de la bataille de Salisbury, "aussi nu qu'un arbre défeuillé d'automne", "aussi nu qu'un arbre défeuillé quand vient l'hiver: à la fin du cycle, sa dernière branche se dépouille des feuilles - ce sont plutôt des feuillets - superflus. Le roman ne comporte

pas de chevaliers errants, figure centrale de l'aventure chevaleresque: les seules errances sont celles des compagnons de Lancelot partant à sa recherche alors qu'il a mystérieusement disparus, et ne donnent lieu à aucune des rencontres merveilleuses ou symboliques que les aventures des romans en vers peuvent mettre en scène. Il n'y a pas exemple, pas de géants, figure topique de l'antagoniste du chevalier errant; ou plutôt si, mais sa présence n'est que fantomatique: Galehaut, seigneur des Iles britanniques, n'est présent dans le roman qu'à titre de souverain, ou via son épitaphe à la forteresse de la Joyeuse Garde. L'aventure chevaleresque semble morte avec ses représentants dans le personnel dramatique. Le roman est par ailleurs plutôt stationnaire, et son intrigue se concentre autour de quelques lieux (Winestre, Camaalot, Escalot, la Joyeuse Garde...): le champ ne s'élargit qu'au moment où l'intrigue passe du "régime breton" de l'aventure au régime narratif de la chronique guerrière, selon l'opposition dressée par Annie Cambes. A ce moment, alors qu'Arthur et ses hommes suivent Lancelot sur le continent, pour poursuivre la guerre, le champ romanesque s'élargit, et le roman alterne les passages ~~entre~~ du siège de Gaunes et l'intrigue qui oppose Guenièvre aux efforts déployés par Mordret pour l'épouser, au royaume de Logres. Les déplacements sont ainsi plus militaires qu'aventureux, dans La Mort Artu. La fin des aventures est assez clairement signifiée par l'enchaînement de tournois, au début du roman, à Winestre, à Tanébourg, par exemple. C'est seulement au cours de ces tournois que les chevaliers en mal d'aventures ont l'"occasion de triomphe [c]" pour Lancelot cherche "l'enor", la victoire et la renommée, la gloire du triomphe, à Winestre). Les "occasions de triomphe" ne sont donc plus soumises aux aléas des rencontres, mais prêtes, organisées et planifiées à l'avance par le roi Arthur, pour pallier l'absence d'événements, au sens fort de "quelque chose qui, soudain, se produit sans en être géré". Même l'événement merveilleux central de la première partie du roman, l'arrivée de la banque funéraire de la

Epreuve : 101

Matière : 0312

Session : 2022

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

demoiselle d'Escalot, qui fait d'abord croire à Gauvain que le temps de la merveille est revenu, est en réalité à platé du côté de ce qui mine l'aventure, dans La Fort Urtu. En effet, avec la demoiselle d'Escalot, c'est tout le régime de la proverbe courtoise qui est révélé dans son échec, dans sa trahison, et qui meurt : les prouesses chevaleresques des aventures se font au nom d'une dame, pour gagner son estime. Or, Lancelot ne voulait pas s'engager, précipitamment, dans une relation amoureuse avec la demoiselle d'Escalot : il ne faisait, en portant la manche vermeille de la demoiselle au tournoi de Winestre, que miner, sans l'admettre, le fonctionnement de la proverbe. Le thème du chevalier incognito, topique, repris par exemple du Chevalier à la Charrette, est ainsi renversé : si Lancelot se masque, en s'habillant tout de vermeil et se faisant passer pour un chevalier d'Escalot, c'est qu'il incarne une certaine duperie. Ainsi, La Fort Urtu renverse le fonctionnement habituel des romans d'aventures chevaleresques : signe de ce renversement, Lancelot devient suspect, et, lorsqu'il incarne la proverbe chevaleresque, se fait appeler "le plus vilain", le plus malhonnête, par la demoiselle d'Escalot dans sa lettre d'adieu.

Négation, donc, voire renversement et mise en doute de l'aventure chevaleresque et des proverbes, des "triumphes" qui permettent des "hasards éclatants" dans la tradition romanesque. C'est que, de toute façon, dans La Fort Urtu, la temporalité est fermée. Le hasard n'a plus lieu d'être, les rencontres sur le bord du chemin de l'errance non plus, car il n'y a plus de chemin :

Le cycle arrive en bout de course et doit s'achever par une mort générale qui rend toute idée de "progression" absurde pour le chevalier. Dès l'incipit, le roman est placé tout entier dans la perspective d'une mort finale qui, non content de lui donner son titre, ferait au héros sa raison d'être.

En effet, l'incipit met en scène l'astute fief de la Queste, Gawain Tap, reprendre le travail ~~une~~ sur commande de son roi Henri II Plantagenêt, qui trouve que le cycle ne "pouvait suffire" (ne pouvait suffire) avant la rédaction de la Mort Artu. Le roi demande donc un texte qui raconterait "comment moururent" les personnages de Lancelot-Cercle. Cette dernière branche du cycle répond donc à une volonté d'achèvement qui ne laisse dès le début "aucun espoir" au lecteur, en lui racontant qu'Arthur meurt "navré à mort" à Salesbières. Mais le roman est "sans espoir" pour les personnages eux-mêmes: la guerre de Lancelot contre Arthur et Gawain, qui remplace l'aventure traditionnelle, correspond à cette "série d'actions courageuses" où tous les personnages savent qu'ils vont mourir. Arthur est averti à trois reprises, par exemple, du sort qui l'attend: d'abord suite au songe à Gawain, mort, lui apparaît pour l'avertir de ne pas lever d'armée contre Idoheret, qui doit le tuer. Il est là fait référence à un épisode de la Préparation à la Quête où Gawain a une vision d'un serpent tué par les petits serpenteaux qui sortent de son sein: Arthur a connaissance de ce songe, et en comprend la signification lorsqu'on l'avertit de la trahison de Idoheret, qui usurpe son trône. Le songe où la Fortune le précipite du haut de sa robe sert également d'avertissement; surtout, la prophétie de Idoheret, indique très explicitement qu'une fois achevée la bataille de Salesbières, le royaume de Logres serait "orphelin de son seigneur". L'avenir est écrit, littéralement, sur les pierres alignées sur la plaine de Salesbières: la fin funeste déjà connue, ...b./l.b.

quelle "occasion de triomphe" peut-il bien rester ?

Dès lors, l'aventure est requalifiée par ce volet final du dancelot-Graal, pour devenir un engagement obstiné pour la défense de valeurs que le héros juge bonnes. Paul Zumthor, prudent, précise : "que l'on croit bonnes", et n'exclut pas que cette croyance prenne la forme d'un aveuglement tragique.

C'est le cas de Gauvain, lorsqu'il s'obstine à affronter Lancelot en duel. Son cas est un étrange mélange d'aveuglement et de lucidité : il est parfaitement conscient de n'avoir aucune chance face à Lancelot ("il est mieus chivaliers que moi", avoue-il à la demoiselle d'Escalot), mais refuse, malgré l'insistance générale (et de Lancelot lui-même), de se rendre.

C'est qu'il est convaincu d'avoir le bon droit de son côté, puisqu'il estime que Lancelot a trahi son frère Gaheriet "par traison", de façon déloyale, contre la morale chevaleresque.

Dès lors, l'aventure n'est pas à entendre au sens de l'orange chevaleresque, mais bien au sens de "mettre sa vie en aventure de mort", en péril de mort, "sans espoir", mais au nom d'une "cause que l'on croit bonne" (ici, les valeurs de la chevalerie terrestre); Gauvain, dans l'oratoire qu'est le duel judiciaire, met sa vie entre les mains de Dieu, seul arbitre de la justice.

L'aventure, en ce sens, c'est donc s'engager sur un chemin qu'on sait être une via dolorosa qui ne peut mener qu'à la mort, au nom de valeurs morales dont il s'agit de montrer la

"réalité" : s'engager dans un duel à mort contre Lancelot, c'est pour Gauvain affirmer que la guerre, ~~ce~~ un sens (et n'est pas le fait de sa seule haine et de son seul aveuglement) en vertu des lois morales de la chevalerie : c'est donc présupposer l'existence de ces dernières.

Le modèle de l'aventure chevaleresque est donc mis en échec par La Fort Uch : la mort annoncée du monde arthurien rend insensée l'idée d'un progrès moral possible par le chevalier. L'aventure n'est plus les rencontres fortuites, ponctuant le récit, d'un mal à vaincre chemin faisant, pour le chevalier errant ; elle est l'engagement même sur un chemin dont on sait qu'il ne mène... 7. / 1.6.

qu'à l'échec.

Cela étant, l'aventure au sens traditionnel ne fait pas vraiment l'objet d'une "négation", pour reprendre le terme de Paul Zumthor. Elle est plutôt réorientée systématiquement vers le pire. Les rencontres hasardeuses avec le mal ont bien lieu, mais elles voient le mal triompher. Dès lors, les "hasards éclatants" de l'aventure sont réintégrés comme "étapes dans une progression menant à la catastrophe finale". L'aventure est ainsi moins le signe d'une "réalité morale" que celui de la mise en doute inquiétante des valeurs courtoises et féodales sur lesquelles repose l'axiologie du monde arthurien.

Les "hasards éclatants", entendus comme événements fortuits qui surgissent brusquement, sont présents dans la Fort Artu, mais déplacés et renversés pour faire triompher le mal sur le "héros", que l'on peut mettre entre guillemets, comme Paul Zumthor, puisque son échec face au mal le disqualifie. L'exemple parfait de cette opération de déplacement - renversement ~~à la~~ est celui de la mésaventure impliquant Avarlan, Gaheris le Blanc de Karahes et la reine Guenièvre. Par un concours de circonstances (intervention du hasard) Gaheris est empoisonné en mangeant une pomme qu'avait piégée Avarlan avant de la remettre à Guenièvre, pensant qu'elle la donnerait à Gauvain - véritable âble de la haine d'Avarlan - puisque ce chevalier est préféré sur tous les autres par Guenièvre. Le déplacement tient à ce que le "hasard éclatant" se produise en plein cœur du monde arthurien, à la cour de Camelot, et non sur les routes. Quant à l'inversion de l'aventure qui devient l'occasion de triompher par le mal (et qui devient dès lors mésaventure), elle est un peu plus complexe : Avarlan et Gaheris sont deux personnages créés pour cet épisode. Avarlan incarne le modèle du chevalier récréant, abject, qui ne respecte pas le code moral de la chevalerie : lâche, il ne défie pas Gauvain, mais tente de le tuer "par venin". Il incarne aussi la passion mauvaise (il hait "Gauvain, le haïssait"). Gaheris, lui, incarne précisément le chevalier parfaitement courtois. S. / 1.6.

Epreuve : A.A.1

Matière : 0.3.1.2

Session : 2022

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

S'il accepte la pomme, et se hâte d'en manger un morceau, c'est parce que c'est la reine qui lui a donné: Graheris est pleinement inscrit dans la relation courtoise à la dame. Guenièvre incarne à ses yeux un idéal féminin qu'il admire et auquel il veut plaire. Or, c'est bien le représentant des valeurs de la courtoisie, le bon chevalier, qui est tué par hasard par le mauvais chevalier. Deux, modus operandi, motif, résultat final: toute la situation est une perversion de l'affrontement aventureux habituel. Le chevalier, héros civilisateur, est ici vaincu par le mal, au cœur-même de la civilisation. Cet épisode est un retour de la "merveille", mais celle-ci ne correspond plus à la tonalité du roman d'aventures chevaleresque: c'est bien plutôt un "prestige" inquiétant que désigne le mot merveille: c'est cette inquiétude que ressent Arthur qui se "signe plus de mille fois" en apprenant cette mésaventure.

En effet, le hasard fait "éclater", si l'on veut, toute "réalité morale" en morceaux. Autrement dit, les hasards sont la preuve "éclatantes" de l'instabilité morale qui règne dans La Mort Artur: on est nulle part à l'abri, même à la cour du roi Arthur. C'est en effet le système de valeurs courtoises qui est remis en cause, dans le roman: or c'est au nom de ces valeurs que les personnages choisissent de s'engager "coûte que coûte par une cause [qu'ils] croient" bonne. ~~Il s'agit de~~ Les "hasards éclatants" comme celui qu'on a analysé plus haut révèlent en effet le dysfonctionnement du régime de la fin'amor courtoise: Lancelot et Guenièvre n'incarnent plus les amants courtois, leur amour devient "f.b." au moment où Lancelot, en fugitive

ses blessures successives, rentre à Camelot : « Lors se dementent si follement », dit le texte, que toute la cour a connaissance de leur amour. Il n'est dès lors pas certain qu'il faille envisager cet amour comme positif : on, avec lui, s'effondre toute justification idéologique pour mener la guerre. Si Lancelot sauve Guenièvre du bûcher, est-ce vraiment par amour courtois ? Il enlève tout de même sa dame. En l'absence de réelle justifications idéologiques, c'est une logique de clans qui l'emporte : Gauvain va tant venger ses frères tués par Lancelot et ses compagnons lors des affrontements au pied du bûcher de Guenièvre. On repense à l'analyse faite plus haut de l'obstination de Gauvain : il est significatif que celui-ci cède finalement, et accepte de se déclarer vaincu, n'ayant pas réussi à vaincre Lancelot avant le coucher du soleil. Gauvain reconnaît même, alors qu'il est mourant, que c'était son orgueil, et non la perspective de rendre la justice en tuant Lancelot, qui motivait son action. Le roman jette donc le doute sur cette « suite d'actions courageuses » ainsi que sur l'engagement des personnages : l'aventure n'est moins le signe d'une ~~véritable~~ réalité morale que celui d'un triomphe des passions mauvaises chez les personnages (la haine de Gauvain contre Lancelot).

L'aventure ainsi entendue se trouve réintégrée à une progression vers le pire, une marche implacable vers la destruction du monde arthurien. C'est l'épisode où Arthur se perd dans la forêt où réside Morgain qui le montre le mieux. Il y a là un véritable début du régime breton de l'aventure chevaleresque : cet épisode est littéralement en pas de côté dans l'espace des « chevaliers aventureux », où s'égaré le roi et sa compagnie. Le dernier, en effet, n'était « pas tres bien helie », nous

apprend le roman, singeant un topos propre aux aventures chevaleresques. Le chevalier errant se perd parce qu'il est confus, signe que la magie de la bête opère. En effet, l'épisode est marqué par le merveilleux du château de Morgain, où les mers et l'air sont "à plénitude", profusion qui fait signe vers le surnaturel. On peut même voir dans les deux servantes qui mènent Arthur jusqu'à sa chambre une réécriture des servantes portant le Graal dans le Percival de Chrétien de Troyes. Mais ce lieu et ce temps merveilleux de l'aventure sont réintégrés à la "progression" vers la catastrophe par la scène de déchiffrement des images peintes sur les murs de la chambre où réside Arthur. Lancelot, prisonnier dans la même chambre, y avait en effet peint toute ses aventures, et notamment son histoire d'amour avec Guenièvre. "Chaque séquence" de cette fresque est donc intégrée à une "suite d'actions courageuses" que Lancelot accomplit pour la reine, dans la mise en abyme de la façon dont le récit "fait suite", c'est-à-dire à la fois enchaîne des séquences autonomes en une continuité, et leur donne une continuation, en en faisant un élément clé - à travers les peintures - de la révélation à Arthur, révélation qui précipite la catastrophe. L'aventure est donc réorientée, à l'échelle de tout le cycle, comme une progression vers la mort.

On ne conçoit jusqu'à l'aventure que sur un modèle négatif. ~~est~~ La Mort Artu nie radicalement l'aventure chevaleresque, et réoriente les quelques éléments d'aventure ^{restants} au service de la catastrophe finale, en leur faisant signifier la corruption du monde arthurien, et remettre en doute la "réalité morale" qui anime l'engagement des chevaliers.

Pourtant, l'aventure telle qu'elle est conçue et mise en récit par La Mort Artu n'est pas qu'une "négation". Elle a un versant positif, n'est pas une

l'acte totalement sans espoir". En effet, derrière les "hasards éclatants" mis en scène par le roman se cache peut-être une Providence divine : dès lors, il n'est pas que la mort soit vraiment cet horizon indépassable, dans La Mort d'Arthur.

En effet, l'aventure se signale en de petits "hasards éclatants" qui laissent penser qu'une Providence veille peut-être sur les héros du cycle : que penser, comme "hasard éclatant", du "rai de lumière" passant à travers la blessure mortelle de Jodret, immédiatement réinterprétée comme le signe du courroux de Jésus-Christ? De même, n'y a-t-il qu'un hasard derrière le geste de Lancelot de fermer la porte de la chambre de Guenièvre à clé, quand il la rejoint, alors qu'il n'y faisait pas particulièrement attention? Ces petits détails (ce dernier étant tout de même le résultat de conséquence puisqu'il donne du temps à Lancelot pour le rattraper quand les losangiers arrivent, puisqu'ils sont obligés de défoncer la porte) ne sont-ils pas le signe que, derrière le hasard de l'aventure, il y aurait quelque Providence vigilante? Et cet égard, la mort de Lancelot en quasi-acte de sainteté, puisqu'Hector la voit en songe s'envoler du héros emportée au ciel par des anges, souligne assez que les "actions courageuses" du héros ne sont pas accomplies de façon résignée, mais bien dans "l'espoir" d'une rédemption.

Plus généralement, par-delà leurs morts, les "hasards éclatants", ou bien leurs "actions courageuses" : bref l'une et l'autre conception de l'aventure sont "l'occasion d'un triomphe" pour les personnages : un triomphe dans les mémoires des lecteurs. Il est significatif que ce processus de monumentalisation ait lieu dans le roman, par le biais des épitaphes, qui se méritent, et ne concernent que des personnages ayant connus des aventures (Lancelot, Gauvain, Arthur) ou des mésaventures (la demoiselle d'Escalot, Gaheris). La mort n'est dans leur cas pas une fin qui viendrait annuler à rendre absurde leur action, mais le début

Epreuve : 1.0.1.....

Matière : 0.3.12.....

Session : 2022.....

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

d'un mythe qui, au contraire, assure le sens de leur engagement. Le processus de mythification est pleinement à l'œuvre dans les cas de Lancelot, décrit comme le "microchevalier du monde". La mémoire du héros est conservée par sa pierre tombale dans la forteresse de la Joyeuse Garde, précisément le lieu de l'aventure, celui où Lancelot a accompli ses premiers exploits chevaleresques, comme pour signifier que c'est bien par ces exploits que la mémoire du héros pourra être conservée.

La disparition d'Arthur est à cet égard particulièrement intéressante : aux derniers moments où le lecteur voit Arthur, celui embarque sur la nef de sa sœur Morgain, pour le conduire en l'île d' Avalon. Le motif de la traversée est par excellence un motif d'aventureux. Le processus de monumentalisation est ainsi redoublé : outre sa tombe dans la Vaine Chapelle, qui fige Arthur dans le personnage de roi guerrier que les chroniques retiendront jusqu'à Geoffrey de Monmouth et Wace, au XIII^e siècle, c'est bien son absence mystérieuse qui ouvre l'avenir à un horizon inconnu, par-delà la mort, et est ainsi ce qui laisse présager le retour d'Arthur. C'est ainsi par la mort, qui semblait la rendre impossible, vaine absurde, que l'aventure véritable des personnages peut commencer : celle qu'ils vivent, entre adaptations et continuations et réécritures, dans la mémoire des lecteurs.

Il semble ainsi, pour conclure, que l'aventure soit doublement négative, dans La Fort Urtu. Le roman s'écrit en effet en opposition aux romans de chevalerie où le temps, ouvert aux rencontres fortuites, jouait en la faveur du héros prouvant sa valeur en triomphant du mal.

Or, dans La Fort Urtu, le temps est compté : la mort ôte toute perspective de triomphe à des chevaliers auxquels il ne reste qu'à s'engager pour défendre leur valeur.

L'aventure n'aurait-elle, dès lors, que le visage du courage ^{face à l'échec} ~~loisier~~ dans La Fort Urtu? Non point : il reste en effet des moments de hasard, et l'aventure n'est pas tout à fait liquidée par le prosaïsme. Elle est néanmoins réorientée ^{pour} ~~à~~ servir l'engrenage fatal qui mène les personnages à la catastrophe. Assurant le triomphe non seulement de la mort mais aussi du mal, le hasard ne serait « éclatant » que dans la mesure où il mettrait en lumière les failles morales grevant le monde arthurien, et la défaillance de la fin'amor et de l'idéologie courtoise sur lesquelles repose ce monde. L'aventure nierait alors la « réalité morale » des engagements des chevaliers, qui se formeraient. Il reste que La Fort Urtu laisse une place à une aventure qui soit positive : il n'est d'abord pas certain qu'elle que les actions ~~et~~ courageuses des chevaliers soient vraiment sans espoir, et le roman maintient la possibilité d'une survie après la mort, ainsi qu'une possibilité de rédemption ; dès lors, la « réalité morale », l'axiologie est sauvée. C'est enfin le triomphe des personnages dans l'esprit des lecteurs et dans leur mémoire que permet l'aventure, ~~cette~~ ~~site~~ et les actions courageuses qu'elle appelle.

